



TÉMOIGNAGES SUR LA CLASSE TERMINALE L

La Terminale L, prolongement de la Terminale A, qui avait elle-même pris la suite de la « classe de philosophie », est par bien des côtés une classe étrange, un nœud vivant de paradoxes.

Le premier paradoxe est qu'elle suggère une assimilation complète de la philosophie à une discipline « littéraire ». Sans doute, la philosophie a affaire au langage, et elle peut se nourrir de la littérature. Mais c'est qu'elle « se nourrit » toujours « de ce qui n'est pas elle », selon le mot de Canguilhem : à la vérité, elle se nourrit de tout ce qui donne à penser. Cela comporte la littérature, bien sûr, mais pareillement tous les savoirs, des mathématiques à l'histoire, et toutes les pratiques humaines, de la politique aux différents arts. Il est donc *a priori* peu légitime que la philosophie ait paru assimilée de plus en plus, au fil des réformes et des changements de dénomination des séries, à une discipline *exclusivement* « littéraire »¹.

Mais sur ce premier paradoxe vient se greffer un second. Personne ne peut ignorer qu'à côté des élèves qui font un choix positif de la série L, en fonction de leurs goûts, de leurs centres d'intérêt, voire d'une passion revendiquée qui a déjà décidé des études qu'ils envisagent de faire par la suite (des lettres au droit, de l'histoire aux arts plastiques, etc.), d'autres s'orientent vers la L principalement par défaut, en raison d'une grande fragilité en mathématiques et en sciences.

Dans ce contexte scolaire, un troisième paradoxe est qu'on propose en Terminale comme discipline principale (par son horaire et son coefficient au bac) à tous ces élèves, aux plus fragiles et aux plus indécis comme aux plus solides et aux plus déterminés, une discipline exigeante et réputée difficile – et difficile notamment par les exercices qu'elle demande, la dissertation et l'explication de texte : la philosophie.

Mais c'est un quatrième paradoxe qu'il faut alors expliquer : c'est que cette classe *a priori* « improbable », malgré les difficultés à surmonter, les contraires à concilier, est pour l'essentiel une réussite. Il n'y a pourtant ni mystère ni miracle là-dedans : cette réussite, à laquelle toutes les disciplines apportent évidemment leur contribution, est en grande partie l'œuvre de la philosophie – précisons : des *huit heures* de philosophie en Terminale².

Ces « huit heures » réunissant un même groupe d'élèves avec un même professeur sont le moteur effectif de la réussite de la série L, comme les huit heures de mathématiques le sont d'une des options offertes par la série S.

C'est ce dont nous avons voulu recueillir des témoignages.

Pourquoi ? Cette démarche n'est l'expression d'aucune nostalgie. Pour regretter le passé, il faudrait l'avoir déjà enterré, et c'est un geste que nous refusons et auquel nous nous opposons. Le seul but de cette recension est de discerner et de désigner clairement ce qui, depuis l'actuelle Terminale L, n'a jamais cessé de faire signe vers le futur, afin d'éclairer ce que doit être un

¹ C'est pourquoi les professeurs qui ont répondu au questionnaire de l'APPEP sur la réforme du Lycée et du baccalauréat rejettent massivement l'idée que la philosophie puisse *n'être* associée *qu'à* la littérature dans la définition des spécialités (elle n'apparaît en effet que dans la spécialité *Humanités, Littérature, Philosophie*).

² C'est l'horaire-plancher. Il peut s'y ajouter une heure d'initiation en Première, parfois une heure d'AP (Accompagnement personnalisé) ou un prolongement en EMC (Enseignement moral et civique).

Association des professeurs de philosophie de l'enseignement public

enseignement de la philosophie, quelle que soit l'évolution possible de ses conditions institutionnelles.

* * *

Nous n'avons pas cherché à recueillir des témoignages nombreux. Notre propos n'était pas de faire une enquête sociologique répondant à des normes statistiques. Il est d'attester et de formuler le plus clairement possible le sens philosophique et pédagogique qui s'attache à l'existence de la Terminale L. Et cela non pas en intention, mais dans des conditions réelles, ce qui impliquait de partir de témoignages directs.

Nous avons pris appui sur quatre types de témoignages :

- de professeurs (ou groupes de professeurs) de philosophie, presque tous en exercice (quelques-uns retraités), un au moins enseignant aussi à l'Université,
- d'étudiants inscrits à l'Université ou en CPGE, de la première année de licence au master, dans d'autres spécialités que la philosophie (communication, arts du spectacle, lettres, droit, journalisme, psychologie, histoire, etc.) ;
- d'étudiants se spécialisant en philosophie, de la licence (ou CPGE) au master et aux concours de recrutement de professeurs,
- de personnes ayant achevé leurs études et exerçant les professions les plus diverses (critique de cinéma, policier, traductrice, chercheuse et conceptrice WEB, docteur en droit enseignant dans le Supérieur, etc.),

S'y ajoutent quelques témoignages d'autres personnes, qui n'ont pas donné d'informations précises sur leur activité.

* * *

Comment fallait-il ordonner les constats et les idées, en un mot l'expérience qui se dégagent de ces témoignages ? Une logique simple s'est imposée.

1) Certains éléments de ces témoignages semblent concerner l'enseignement de la philosophie en général : ils s'appliquent à la Terminale L seulement *a fortiori*, en raison de son horaire de philosophie plus élevé. Ils ne suggèrent pas encore que cette différence quantitative puisse prendre un sens qualitatif. Ils ne permettent donc pas de deviner que son enjeu, à la fois latent (rien ne l'indique à l'avance) et patent (tout le monde, en réalité, le sait fort bien), soit le franchissement d'un seuil. Nous avons placé ces éléments-là en premier.

2) Mais si l'on prête attention à certaines affirmations fortes et souvent inattendues qui sont reliées à ces premiers éléments, on comprend qu'en réalité ils visent souvent déjà à souligner la spécificité de la Terminale L. Comme ces notations vives ne peuvent s'appliquer qu'à elle, il va de soi que les remarques qu'elles prolongent et qu'elles illustrent ne concernaient pas la L simplement au même titre que les autres séries. Elles la concernaient au degré éminent, c'est-à-dire à un degré qui prend aussitôt un sens qualitatif. Nous avons rassemblé à la deuxième place ces éclairages nouveaux, applicables à la L seulement.

3) Ce sont précisément ces caractéristiques singulières de la Terminale L qui mènent directement les auteurs des témoignages à évoquer « les huit heures » de philosophie, dans une même classe, avec un même professeur, comme leur condition *sine qua non* à la fois matérielle et institutionnelle. Nous avons placé en troisième position les observations qui portent directement sur le bloc horaire de huit heures et sur ce que lui seul rend possible : une perspective large, une réflexion exigeante et approfondie, un travail soutenu forgeant l'unité du groupe qui s'y engage.

4) Beaucoup d'auteurs de témoignages, enfin, prenant appui sur leur expérience de la Terminale L, s'inquiètent des conséquences possibles de la réforme du Lycée et du baccalauréat. Nous avons été attentifs à tout ce qui, dans leurs observations, doit être entendu comme un avertissement : témoigner de ce qui a une valeur éminente dans ce qui existe, c'est faire obligation à qui voudrait le transformer de sauvegarder et de promouvoir cette valeur en se gardant bien du risque de la compromettre.

* * *

1) Ce qu'apporte l'enseignement de la philosophie en général.

Il est réconfortant que la plupart des traits essentiels de l'enseignement de la philosophie mis en avant dans les témoignages sur la Terminale L paraissent d'abord devoir s'appliquer à l'enseignement de la philosophie en général. Cela confirme à quel point cet enseignement est nécessaire à tous les élèves, quel que puisse être leur « profil d'études ». Le contraire eût été inquiétant.

Nous verrons plus loin seulement comment ces témoignages s'attachent le plus souvent aussi à montrer que ce que l'on attend de l'enseignement de la philosophie ne se réalise aujourd'hui au degré éminent que dans la Terminale L, et cela, précisément, parce qu'elle demeure l'héritière lointaine de l'ancienne « classe de philosophie ».

Mais les « items » généraux qui permettent d'ordonner un peu ce qu'on est en droit d'attendre de l'enseignement de la philosophie sont évidemment repérables avant qu'on ne les réfère spécialement à la « L ». Par commodité, nous en distinguerons quatre.

1) Soi et le monde : le jugement et le questionnement

À la lecture des témoignages, une chose frappe : l'enseignement de la philosophie est présenté comme un facteur essentiel, voire un déclencheur, dans la découverte (une nouvelle découverte, dans tous les cas) de soi et du monde. Et les deux sont presque toujours associés. Le monde, en effet, ne s'ouvre au regard qu'à travers un questionnement, et le Soi (le sujet) qui entreprend ce questionnement ne peut le faire sans prendre conscience de lui-même, en même temps, dans sa capacité autonome de jugement.

Relevons quelques formulations qui associent étroitement les deux mouvements :

« *Ce cours nous permet de penser le monde, de l'expliquer et surtout de comprendre comment réfléchir par nous-mêmes* » (élève de Terminale L).

« *On y apprend surtout à penser. Penser par soi-même, s'ouvrir au monde, se questionner sur l'autre* » (étudiant en cinéma).

Association des professeurs de philosophie de l'enseignement public

« La philosophie semble être la discipline qui permet de mieux s'inscrire dans le monde qui est le nôtre : elle développe notre discernement, notre capacité à remettre en question le monde, elle développe notre autonomie » (étudiante en journalisme).

« Ces cours de philosophie m'ont été très bénéfiques. J'ai sincèrement eu l'impression d'une ouverture immense sur le monde et sur ce que signifie construire sa pensée » (étudiante en philosophie).

« La philo a construit ma réflexion, parce qu'elle soulève des paradoxes auxquels on ne pense pas forcément. Elle force à soupeser chaque pensée, à appréhender le monde différemment et surtout elle nous force à nous questionner constamment sur ce qui paraît être une évidence » (ancienne élève de TL et de CPGE).

Un professeur de philosophie affirme de son côté qu'on peut voir les élèves

« évoluer progressivement dans leur regard sur le monde, s'ouvrir à des questions qu'ils ne se seraient certainement pas posés d'eux-mêmes, comprendre la légitimité et l'importance de cette démarche de questionnement et d'analyse à l'égard de ce qui peut apparaître d'abord comme des évidences reçues autour d'eux. » Il s'agit bien là d'« une forme d'éveil au monde... »

Quand le rapport au monde n'est pas évoqué directement, c'est que la conquête de l'autonomie intellectuelle, qui, au demeurant, l'implique de manière évidente, est mise au premier plan :

Une docteure en droit écrit ainsi :

« Quatorze ans après l'obtention de mon baccalauréat L (2004), la philosophie m'a apporté une chose très précise : une méthode pour construire les bases de mon autonomie intellectuelle. [...] »

J'ai appris que :

– je disposais d'un fonds bibliographique important, accessible toujours et partout, me permettant d'approfondir un "espace intérieur" ;

– j'étais capable, en droit (et en devoir !) de me faire une idée personnelle des choses et des idées, même complexes ;

– j'avais un sens critique et pouvais m'en servir. »

Et une étudiante en khâgne, pour désigner ce à quoi convoque l'enseignement de la philosophie :

« Responsabilité en tant qu'être doué de raison et "agent libre". Responsabilité de se conduire soi-même dans l'existence, de se faire devenir la personne que l'on veut être. Responsabilité de penser par soi-même et de ne pas déléguer ce pouvoir à autrui. »

Une dimension intime peut être présente. La conquête de l'autonomie intellectuelle est pour chacun une affaire personnelle, qui engage l'interprétation de son passé et l'orientation de sa vie :

« Ces cours de philosophie ont constitué pour moi un pont de passage de l'adolescence vers l'âge adulte. »

Association des professeurs de philosophie de l'enseignement public

Pour la première fois de toute ma scolarité on me demandait de réfléchir et de m'exprimer sur des sujets habituellement réservés aux adultes comme la justice, l'histoire, la mémoire, l'art et la beauté, etc.

À travers ces cours, j'ai également compris la part de responsabilité qui revient à l'élève concernant son parcours scolaire.

Ces cours ont par conséquent contribué à donner un vrai sens à la suite de mes études » (bachelière L 1999, traductrice).

« Je dirais également que sur un plan plus personnel, [la philosophie] a quelque part fait résonner quelque chose, a mis des mots sur des phénomènes internes émotionnels, liés à mon évolution depuis ma naissance. Il y en a (...) qui touchent à un niveau plus personnel. Comme "veille que les choses arrivent comme elles arrivent et tu seras heureux" » (Epictète) (bachelier L de 2014).

La dimension universelle et la dimension individuelle de cette expérience nouvelle de l'autonomie de la pensée se conjuguent dans l'estime légitime de soi et la confiance dans son propre jugement :

« L'apprentissage de la philosophie permet une réelle prise de conscience quant aux capacités de raisonnement que l'on a et, de ce fait, forge une estime de soi et une confiance en soi » (étudiante en philosophie).

Mais cette confiance dans son propre jugement n'est légitime que parce qu'elle s'appuie sur l'expérience de la présence constante et insistante d'une altérité dans l'activité de la pensée, d'abord sous la forme d'un mouvement permanent :

« Ce qui est extrêmement intéressant avec la Philosophie, c'est qu'elle propose une pensée en mouvement, jamais figée. Ce qu'on apprend permet de réfléchir et de remettre en question ses précédents jugements. Aucune pensée ne se ressemble » (étudiante en khâgne, spécialité philosophie).

2) Autonomie du jugement et capacité de dialogue

Penser par soi-même suppose qu'on s'efforce de prendre sur ses propres pensées le point de vue de tout autre. L'autonomie intellectuelle est inséparable de l'assomption d'une responsabilité de sa propre pensée devant les questions et les objections que peuvent formuler les autres. Elle ne s'éprouve que dans l'obligation de toujours justifier ce que l'on pense et ce que l'on dit. L'acquisition d'une capacité de jugement propre, d'un sens critique, est donc la même chose que l'aptitude au dialogue, qui est l'essence même de tout débat sérieusement mené.

C'est ce qu'attestent remarquablement les témoignages qui nous ont été apportés.

« En sortant de mon année de terminale, j'ai pu enfin avoir "des conversations d'adultes" comme je les appelais. J'ai pu débattre, exprimer librement mes pensées, défendre mon opinion par des arguments fondés. Cela peut vous paraître banal, mais sans cours de philosophie, je n'aurais jamais fait la démarche d'apprendre à réfléchir » (étudiante en communication).

« Les acquis de l'année dernière me servent encore beaucoup : ces heures de philosophie m'ont apporté une réflexion nouvelle qui m'est propre, des connaissances très étendues sur des sujets complexes, une capacité à discuter, à débattre » (étudiante en Hypokhâgne).

« En outre, la philosophie est aussi la matière où l'on a la possibilité d'exprimer son point de vue, de façon construite et réfléchi. Elle pousse les élèves à fonder leur opinion, à ne pas se contenter d'être d'accord ou non, mais à trouver les raisons de cet accord, à le justifier.

Mon témoignage est le suivant : la philosophie m'est apparue en terminale comme la discipline essentielle du système scolaire. J'ai compris avec celle-ci que tout pouvait être pensé, que tout devait l'être. Elle m'a aussi fait comprendre ma légitimité à produire un jugement, pourvu que celui-ci soit justifié : la philosophie m'a appris à justifier ma vision de l'existence » (étudiante en khâgne, option philosophie).

L'étudiante en khâgne qui définissait plus haut la philosophie par la « responsabilité en tant qu'être doué de raison et "agent libre" », « responsabilité de penser par soi-même et de ne pas déléguer ce pouvoir à autrui », poursuit ainsi :

« Le plus important toutefois, le plus essentiel, selon moi, tient à ceci : les cours de philo que j'ai suivis au lycée m'ont appris à faire davantage attention au langage. Une attention différente de la sensibilité littéraire requise par les commentaires. Une attention absolument fondamentale, parce que, précisément, elle pose les bases du discours et donc du dialogue. La philosophie apprend à prendre les mots au sérieux, et cette exigence épouse la nécessité de communiquer avec les autres tout en visant à rendre la communication la plus claire possible. Or la communication est la base des relations humaines. (...)

Les gens se parlent, mais parfois ils passent à côté les uns des autres, car ils ne s'écoutent pas. Ils ne prennent pas assez les mots au sérieux pour réellement comprendre ce qui est dit, et semblent accorder plus de poids à ce qui a l'air d'être sous-entendu plutôt qu'à ce que leur interlocuteur a voulu exprimer. J'en reviens à la philosophie : il me semble que c'est le seul enseignement qui vraiment nous apprenne à vraiment écouter l'autre. L'exigence de précision du vocabulaire, de définition des concepts utilisés, fonctionne ainsi dans les deux sens et rend peu à peu possible un véritable dialogue. Autrement dit, la philosophie redonne sa "noblesse" au discours (...); elle tend à empêcher le règne de la rhétorique persuasive et dominatrice, pour toujours lui préférer la dialectique qui seule respecte l'humanité de chacun. »

3) Dialogue philosophique et éducation au débat démocratique

La dimension civique ou politique de cette acquisition d'une aptitude au dialogue est plusieurs fois signalée, comme nécessaire à la démocratie.

« Comprendons (...) que la philosophie communique une universalité, un esprit critique éclairé (...) Cet état d'esprit, cette capacité à conceptualiser et à réfléchir transmise par l'assidue fréquentation de la philosophie en Terminale L est indispensable au futur élève du supérieur et au futur citoyen de demain. Nous pourrions ainsi conclure que sans éducation et sans philosophie, il en va de la sécurité de la démocratie, car c'est aux citoyens d'avoir les moyens intellectuels de la sauvegarder dans une attitude critique et constructive ; pour cela il faut qu'on leur ait donné les moyens de raisonner ! » (étudiante en philosophie).

Chercher à « fonder son opinion, à ne pas se contenter d'être d'accord ou non, mais à justifier, à trouver les raisons de cet accord, à le justifier (...) », ajoute l'étudiante en khâgne

option philosophie déjà citée, « *c'est un geste primordial qui forme les futurs citoyens à pouvoir débattre légitimement sur les objets qui les entourent : en cela la philosophie est aussi un acte citoyen* ».

Relevons aussi cette notation plus rare et d'une profonde justesse : par son caractère essentiellement dialogique, la philosophie convoque les êtres humains seulement en tant qu'ils sont soucieux de la vérité. Cela implique que pour le reste, ils se dépouillent de tous leurs attributs (y compris ceux de « compétence ») et demeurent des « hommes sans qualités ». Ainsi, la philosophie défait un instant les inégalités statutaires, même quand elles sont justifiées. D'avance, l'enseignement de la philosophie « égalise les conditions », conformément à la définition que Tocqueville donnait de la démocratie :

« *L'enseignement de la philosophie doit rester une spécificité française qui par sa portée critique et universelle, dépasse les clivages sociaux toujours porteurs d'inégalités entre les humains* » (élève anonyme, citée par son professeur).

4) L'enseignement de la philosophie comporte une nouvelle ouverture aux autres disciplines de la culture.

Dans de nombreux témoignages, on trouve l'affirmation que l'enseignement de la philosophie a élargi et redessiné l'horizon culturel personnel, qu'il a permis de saisir des liens entre différentes disciplines scolaires. Il a même pu, en conséquence, servir à « l'orientation » personnelle des élèves, faciliter tel ou tel choix d'études.

« *Cette matière permet une ouverture à d'autres disciplines* » (étudiante en psychologie).

« *Bien sûr, cette matière (discipline ? passion ?) me sert dans mes études actuelles ; et j'ignore si je les aurais choisies sans la philosophie, c'est-à-dire sans une discipline qui relie toutes les autres en les approfondissant, un approfondissement permis seulement grâce au nombre élevé d'heures dont nous bénéficions* » (étudiante en hypokhâgne, évoquant l'horaire de philosophie de la Terminale L).

« *L'esprit forgé par la philosophie, et donc par le raisonnement logique, est prêt à s'intéresser à toutes les autres disciplines qui existent, à les maîtriser, qu'elles soient scientifiques ou littéraires. Il s'agit d'une réelle préparation à affronter l'avenir et surtout les études supérieures de façon confiante et armée* » (étudiante en philosophie).

« *La philosophie fait donc office d'intermédiaire entre les domaines du savoir, nous permettant d'exploiter des connaissances interdisciplinaires, que ce soit dans nos dissertations ou dans notre vie quotidienne* » (bachelière L 2016).

« *La Philosophie a réactivé ma curiosité, elle m'a permis d'apprendre certaines des formes les plus utilisées dans l'argumentation, elle m'a montré que tous les domaines d'étude peuvent être reliés, elle m'a fait aimer la physique, l'astronomie et la logique mathématique, elle m'a aidée à comprendre qu'il est important de savoir comment on se questionne sur le monde autant que de savoir pourquoi* » (étudiante en Lettres Modernes puis en Philosophie).

Rien d'étonnant si l'enseignement de la philosophie contribue à ouvrir, ou rouvrir, tout le champ de la culture humaine, et s'il peut aider à s'y engager par des choix à la fois déterminés et réfléchis. C'est que l'expérience d'une capacité de penser par soi-même qui n'a *a priori* pas de limites, dans un dialogue avec d'autres qui n'a *a priori* pas de limites, permet aussi de porter sur le monde un questionnement qui n'a *a priori* pas de limites. Cela ne peut qu'ouvrir l'esprit à toutes les disciplines de la culture.

Conclusion intermédiaire

Toutes les notations qui précèdent concernent l'enseignement de la philosophie en général. Elles renvoient à des expériences que les élèves et les professeurs peuvent faire dans toutes les séries. Mais à la fois la fréquence et l'intensité de ces expériences supposent une présence de la philosophie particulièrement forte. Autant dire que le fait de les avoir recueillies à propos de la série L n'a rien d'un hasard. Beaucoup des témoignages que nous avons cités font d'ailleurs expressément ce lien dans la suite immédiate des passages que nous avons cités. Avoir rompu ce lien n'a été de notre part qu'un artifice volontaire. Mais celui-ci se justifie triplement. D'abord, parce que cette expérience de l'enseignement de la philosophie demeure possible, en droit et en fait, dans toutes les séries, et qu'il n'y aurait aucune raison d'ériger en principe une inscription privilégiée de la philosophie dans la voie « littéraire ». Ensuite, parce que nous avons voulu réunir et exposer à part, donc plus loin, tout ce qui, dans les multiples témoignages, met en valeur les conditions concrètes de cette importance que la philosophie peut prendre dans la série L : l'horaire conséquent, l'unité et l'organicité du travail (un groupe, un professeur). Enfin, parce qu'il nous est apparu suffisamment évident à la lecture de ces extraits de témoignages que, si leur propos pouvait s'étendre à toutes les séries, ils s'appliquaient à la série L beaucoup plus qu'à toutes les autres.

2) Notations vives qui concernent d'abord la série L

Les extraits de témoignages précédents parlaient de l'enseignement de la philosophie en général : c'est de là qu'ils partaient, même si c'était pour appliquer préférentiellement le propos à la L. Ceux que nous allons évoquer maintenant suivent en somme le mouvement inverse : ce qu'ils disent ne peut s'appliquer d'emblée qu'à la L, même s'il n'est pas impossible d'envisager que l'expérience relatée concerne aussi des élèves d'autres séries.

Beaucoup d'auteurs de témoignages évoquent l'expérience de l'enseignement de la philosophie au Lycée comme l'occasion d'une transformation profonde et décisive de leur rapport au monde, à leur scolarité, à la culture en général, à leur propre vie. Mais ils ne font pas que dire autrement ce que nous avons déjà relevé : que la philosophie bouscule les croyances habituelles par lesquelles nous adhérons au donné, qu'elle sollicite le jugement, qu'elle force à questionner le monde. Ils y ajoutent le témoignage d'un véritable bouleversement personnel. Ce changement peut bien entendu s'étaler dans le temps, il n'en conserve pas moins le sens d'un événement soudain, d'une portée définitive.

Il n'est nullement exclu que l'enseignement de la philosophie puisse produire un changement semblable auprès d'élèves d'autres séries. Mais les mots mêmes dans lesquels il trouve à s'exprimer l'ancrent dans l'expérience de la L. Cet effet bouleversant renvoie directement à la présence constante, insistante, et en même temps libérée de la hâte et déliée de la contrainte du temps, qu'y assure à la philosophie son bloc horaire de huit heures.

1) Un éveil

Le premier aspect sous lequel est saisi cet événement personnel est celui d'un éveil, d'un nouveau commencement.

Une ancienne élève de Terminale L écrit ainsi :

« *La philosophie.*

Je ne sais par où commencer, tant cela m'évoque d'heureux souvenirs et une période d'épanouissement intellectuel.

En entrant en classe de terminale, j'étais extrêmement impatiente de découvrir cette nouvelle matière, mais aussi déconcertée par le peu de chose que j'en savais. Que se cachait-il derrière ce mot, "philosophie" ?

Lors de la première heure de cours, notre professeure nous a parlé de la maïeutique. La maïeutique, ou l'art d'accoucher son esprit de lui-même. C'est ce qui allait se passer pour chacun d'entre nous, avait-elle insisté en souriant. Je ne sais si c'est l'incroyable énergie qui émanait de ses paroles et de ses gestes, mais j'ai immédiatement senti que quelque chose de formidable, quelque chose qui allait m'élever, venait de commencer ».

Pour ne pas confondre l'« énergie » à l'œuvre dans la parole du professeur avec celle que peut dégager n'importe quel leader de foule ou n'importe quel gourou, il suffit de saisir son lien avec le contenu de cette parole : il s'agit (comme dans le *Ménon* de Platon) d'un engagement à la recherche, à l'effort (aidé d'un autre) à accoucher son propre esprit.

Un professeur témoigne de son côté :

« Au cours de l'année, il est fréquent, pour un professeur, de constater qu'un ou une élève a l'étincelle, l'étincelle de conscience, qu'un début de pensée personnelle apparaît, que commencent un chemin et un travail, que cette étincelle change toutes les perspectives, aide cet ou cette élève à porter un regard sur son parcours scolaire, mais aussi son histoire personnelle. Avec de tels élèves, le dialogue prend corps, sérieusement, et on observe une faim pour les connaissances, pour le travail analytique, mais aussi pour la création de nouvelles analyses, de propositions eidétiques³ ».

2) Un éveil et une constante dans la vie

Un commencement véritable est toujours l'avènement de quelque chose qui est promis à ne jamais disparaître. Les témoignages qui portent sur l'éveil philosophique en Terminale soulignent le plus souvent que le souvenir vivant ne s'en efface jamais, que les effets de cet événement se retrouvent tout au long de la vie.

Voilà qui est confirmé en particulier quand cet éveil n'est pas seulement une métaphore, quand il se prouve quotidiennement dans ce rapport au monde le plus immédiat qui consiste à se lever le matin :

« La philosophie était vraiment la matière qui me poussait à me lever chaque jour.

(...) Des souvenirs de cours de philosophie ressurgissent très régulièrement dans ma vie quotidienne même si je n'étudie plus cette matière » (étudiante en double licence Droit-Histoire).

³ De propositions qui cherchent à cerner, à nouveaux frais, l'essence de quelque chose, en opérant par la pensée toutes les variations possibles pour se libérer de l'évidence du donné.

L'attente quotidienne fait place à une constance non moins quotidienne dans la vie :

« J'ai eu mon bac en 2007 après une terminale L. Les cours de philosophie ont fait l'essence de cette année. C'était le cours que j'attendais chaque jour. Il permettait de prendre une bouffée d'air pendant quelques heures tout en grandissant et en prenant du recul sur les notions étudiées. (...) Étant doctorant en droit et policier à l'heure actuelle, il ne se passe pas une semaine sans que les éléments étudiés en cours de philosophie me guident au quotidien » (policier et doctorant en droit – bachelier en 2007).

C'est que la philosophie, précisément, s'applique à penser la vie :

« c'est une culture essentielle non seulement pour la suite des études mais plus fondamentalement dans la suite de la vie » (étudiante en hypokhâgne A/L).

« J'ai découvert la philosophie en terminale, et cette matière a été une révélation pour moi. Je ne savais pas jusqu'alors qu'il existait une discipline qui pense la vie » (ancienne élève de Terminale L).

3) Un paradoxe scolaire

Il peut paraître paradoxal que l'enseignement de la philosophie permette en Terminale L la réussite réelle d'élèves « faibles » ou « a-scolaires » aux tâches exigeantes qui leur sont demandées. Pourtant, c'est une chose parfaitement explicable si l'on considère que l'enseignement de la philosophie propose aux élèves quelque chose qui s'apparente à un nouveau commencement, qu'elle oblige chacun à interroger son rapport au langage, à lui-même, aux savoirs et au monde. Mais il faut ajouter que, pour les élèves qui parviennent en Terminale avec de réelles difficultés scolaires, cela exige du temps. L'horaire des Terminales L est le seul à pouvoir réellement s'y prêter.

Citons le témoignage d'un professeur :

« Devenu professeur, j'ai eu la chance de pouvoir enseigner en série littéraire (initiation en 1^{ère} L et philo en Terminale L avec AP⁴). Nous savons que les élèves qui s'orientent dans ces séries ne le font pas toujours par "choix", mais parfois "par défaut" (surtout dans les lycées ruraux où j'enseigne). Pourtant, c'est là que notre démarche prend tout son sens et que nous pouvons mesurer l'utilité de notre enseignement (je ne dis pas que nous n'avons pas d'impact en séries technologiques ou dans les enseignements en TES ou TS, mais le nombre d'heures limité et le faible coefficient entraînent mécaniquement une forme de dilution qui n'aide pas à "marquer" aussi durablement les esprits de nos jeunes élèves qu'en TL).

Notre récompense est de voir réussir des élèves dont on disait : "ils sont a-scolaires" ; "ils n'ont pas le niveau" ou même "ils sont dans des classes-poubelles" (moi-même comme élève en TL, j'entendais mes camarades dire "TL-poubelle" – ce qui est consternant et dégradant, mais bien dans la réalité et l'expérience vécues). Avec une grande énergie et une vraie curiosité, ils y arrivent et la philosophie devient leur atout. J'ajoute aussitôt qu'il y a un grand nombre d'entre eux qui sont là par choix et conviction. Pour ces derniers élèves, la philosophie est synonyme d'épanouissement, de pleine expression de soi et d'une plus grande autonomie. La philo en TL, c'est la liberté – telle pourrait être notre devise. »

⁴ Accompagnement personnalisé.

4) *Élèves qui renouent avec la culture scolaire grâce à la philosophie en Terminale L*

Rien de surprenant, donc, si des élèves réputés « a-scolaires » parviennent à se réconcilier – à un plus ou moins haut degré, la réconciliation n'est pas forcément complète – avec la culture scolaire grâce à la philosophie. Des élèves « a-scolaires » (et menacés de déscolarisation), ce sont, quels qu'en soient les motifs qui peuvent être probablement les plus divers, des élèves qui éprouvent de réelles difficultés à retrouver en face d'eux, dans le contenu et la forme de la culture proposée par l'école, un répondant à leurs propres désirs subjectifs. Questionnant le monde et la culture à nouveaux frais, l'enseignement de la philosophie leur donne l'occasion d'une réconciliation au moins partielle. Mais cela, encore, ne peut guère se produire qu'en Terminale L, parce que son poids y déplace brusquement le centre de gravité de tous les enseignements.

Citons d'abord ces témoignages, sans atténuer la part d'injustice qu'ils peuvent contenir à l'endroit de la culture scolaire :

« La philosophie est la seule matière dont je n'ai jamais entendu l'utilité remise en question par mes amis et camarades. (...) C'est la matière, la tristement seule et unique de tout le système scolaire français, à encourager les élèves à réfléchir par eux-mêmes.

En ce qui me concerne, la philosophie m'a très probablement sauvée du décrochage scolaire et à ce titre, son apprentissage vaut à mes yeux plus que celui de toutes les autres matières réunies.

La philosophie est aujourd'hui le seul cours dont je me souviens parfaitement du contenu » (ancienne élève de Terminale L).

« Cette formule éducative horizontale, basée sur l'échange et la dialectique, se distingue donc de toutes les autres matières dans lesquelles l'enseignement est souvent plus passif et unilatéral, et surtout moins transdisciplinaire, puisque le programme de philosophie a ceci d'unique qu'il est le seul à aborder toutes les autres matières (mathématiques, lettres, histoire, etc.) de par le large éventail de thèmes qu'il recouvre. Je me souviens en fait de la philosophie comme des seuls cours où notre esprit critique était sollicité, celui donc qui en appelle à notre autonomie, à l'indépendance, et à l'affirmation de soi aussi. Des enseignements qui me seront utiles toute ma vie » (conceptrice Web).

« Je le dis ouvertement, on ne nous apprend pas à penser, à réfléchir, à nous développer en tant que conscience unique et libre. On nous apprend à apprendre, il est vrai, on nous apprend à comprendre, je le conçois, on nous apprend à accumuler une masse de connaissances sans égale, à nous en servir ; mais ô grand jamais on ne nous apprend à nous connaître, à faire preuve de réflexion constructive et constructrice.

(...) La philosophie, en s'étendant à de vastes domaines (sociaux, éthiques, politiques, scientifiques, religieux, et bien plus encore), permet aux adolescents en construction que nous sommes de questionner les bases sur lesquelles se fondent les dites interrogations » (étudiante en philosophie après son bac L).

Il y a deux manières de prendre ces témoignages.

Ils peuvent choquer, et on peut être tenté de les mettre au compte d'élèves qui n'ont pas su s'intéresser à ce que l'école leur enseignait.

Mais ce serait ignorer que la philosophie en Terminale L, non seulement leur a permis de se réconcilier peu ou prou avec l'école, mais surtout qu'elle n'y est pas parvenue par des moyens obliques, mais au contraire parce qu'il lui a été possible de réveiller leur intérêt pour toutes les disciplines de la culture.

Clairement en effet, ces témoignages associent trois faits : celui d'être sollicité comme conscience de soi, comme conscience critique, c'est-à-dire capable d'un jugement propre ; celui de recevoir un enseignement d'essence dialogique par sa démarche (quelle que soit sa forme concrète, car cela n'exclut nullement que sa trame soit constituée par ce qu'on appelle ordinairement un « cours magistral ») ; enfin, et c'est cela qui importe ici, celui de pouvoir se retrouver soi-même dans toutes les dimensions de la culture humaine. Soyons clairs : tous les autres enseignements appellent aussi chacun à réfléchir ; tous tiennent de ce fait un discours dont le sens est fondamentalement dialogique ; en tous, l'élève peut donc trouver de quoi satisfaire l'intérêt qu'il peut porter à la connaissance et à la compréhension du monde. Mais cela n'a rien d'immédiat. Car il faut en somme être capable de s'abandonner, de s'abandonner soi-même, de faire comme si l'on devenait un étranger à soi, pour créditer *d'avance* la culture « objective », c'est-à-dire celle que l'on trouve en face de soi⁵ (donc celle qui est enseignée) du pouvoir de répondre à un besoin de compréhension et à une exigence de connaissance qui sont d'abord éprouvés subjectivement⁶. Certains esprits y parviennent moins que d'autres, en général ou à certains moments de leur vie, et il arrive (pas toujours, bien sûr) qu'ils comptent parmi les plus exigeants. On sait que l'école est confrontée à ce problème, et qu'elle essaie toutes sortes de « remédiations », dont certaines peuvent être confuses et incertaines. Mais là où l'enseignement de la philosophie a une forte présence, il est naturel qu'il « re-médie », qu'il se présente comme une médiation nouvelle entre la subjectivité de l'élève et la présence institutionnelle et objective des savoirs scolaires. En effet, cet enseignement s'adresse directement au sujet, à l'élève, il l'oblige, comme le dit le troisième témoignage ci-dessus, à « se connaître » au sens précis du « connais-toi toi-même » socratique, c'est-à-dire à se reconnaître lui-même comme capable d'un jugement autonome ; cet élève, certes, a déjà été appelé à réfléchir dans les diverses disciplines, mais la philosophie lui propose soudain autre chose : de réfléchir *sur* ces disciplines⁷, sur leur sens et leurs conditions de possibilité, c'est-à-dire, précisément, de les rapporter toutes à *lui-même* (et, ce faisant, de les rapporter aussi les unes aux autres – mais puisque ce rapport entre les disciplines ne passe pas par l'objet d'étude, mais par le sujet qui étudie, il ne s'agit pas de pluri – ni d'interdisciplinarité, mais bien, comme le dit avec précision le deuxième témoignage, de transdisciplinarité,) ; ainsi la culture extérieure, institutionnelle, « objective », peut-elle réellement apparaître comme l'affaire du sujet, une affaire à laquelle il doit se reconnaître d'avance intéressé.

5) Côté élèves : un paradoxe « phobérotique »⁸

Si le paradoxe scolaire de la Terminale L est bien de faire « réussir » des élèves dont certains sont scolairement fragiles en leur proposant un enseignement nouveau pour eux et des tâches

⁵ Il faut entendre « objectif » ici au seul sens du latin *ob-jectum* : ce que je trouve posé devant moi sans l'y avoir mis (ou, en tout cas, sans que je m'en souviennne). « Subjectif », donc, ce que je sais bien être de moi, sans risque de l'oublier.

⁶ Ce que montre remarquablement G. Simmel dans *La Tragédie de la culture*.

⁷ Fichte définit la philosophie comme une réflexion élevée à la deuxième puissance : une réflexion sur une première réflexion.

⁸ L'union, la réversibilité, le courant alterné de la peur et du désir comme fondement l'affectivité (sa base « phobérotique ») : tel est le propos du livre de Michel Guérin *La Terreur*, premier volume de *La Terreur et la pitié* (Actes-Sud, respectivement 1990 et 2000).

difficiles, il a son pendant dans l'attitude des élèves : la philosophie, dit-on, « fait peur », mais cette peur est probablement d'autant plus réelle, d'autant plus éprouvée (et elle ne se confond plus alors avec la peur bien naturelle de l'examen) qu'elle s'accompagne du désir de l'inconnu.

« Bien qu'elle ne soit pas simple à aborder et qu'elle soit même l'une des épreuves les plus redoutées du baccalauréat, la philosophie n'en a pas moins été ma discipline favorite au lycée ainsi que celle de la plupart de mes camarades de classe – si ce n'est de tous. Le fait d'avoir eu un professeur remarquable y est sûrement pour quelque chose, mais la matière en elle-même est, en dehors de cela, incroyablement enrichissante et passionnante, dans la mesure où elle nous incite à réfléchir au véritable sens du monde qui nous entoure et à questionner ce qui semble évident » (étudiante en licence de droit franco-allemand).

« La philosophie a été la première matière à me passionner autant au cours de mes études. Le simple mot philosophie, évoquait d'abord beaucoup à une jeune fille sans approche de la matière, et évoquait surtout beaucoup de choses négatives. La philosophie était comme cette chose inatteignable qui effrayait tous les élèves avant même qu'ils n'aient fait connaissance avec elle. C'était la matière sujette à tous les mythes, toutes les rumeurs, provoquant toutes les peurs. Pourtant la philosophie a été la matière la plus stimulante de mon cursus scolaire » (étudiante en classe préparatoire).

Notons que la suite de ce dernier témoignage explique comment ce mélange de désir et de peur a pu donner naissance à une réelle satisfaction : cela est dû à l'importance de l'horaire de philosophie en Terminale L.

3) La classe de terminale L : les raisons matérielles et institutionnelles d'une réussite

On a déjà eu l'occasion de le relever à plusieurs reprises : la réussite paradoxale de la Terminale L tient à ses conditions matérielles institutionnelles – un bloc horaire de huit heures de philosophie, confié à un même professeur et concernant un même groupe d'élèves.

Il est frappant de constater qu'il s'agit là de la seule constante qui se retrouve à travers tous les changements qui ont fait passer de la « classe de philosophie » à la « Terminale A », puis à la « Terminale L ». Tout le reste a changé par étapes successives : la nature même des programmes – bien plus, par conséquent, que le détail de leur contenu ou même leur organisation formelle ; le rôle des textes et des œuvres, qui est passé de leur absence complète à une présence importante, voire essentielle ; l'implication, dans cette filière, d'un enseignement scientifique obligatoire, passé d'une présence marginale, mais néanmoins robuste, à une quasi disparition. La seule chose qui n'ait jamais significativement varié, c'est l'horaire de philosophie.

Nous avons rassemblé tous les éléments qui, à travers les témoignages recueillis, s'efforcent de décrire et d'expliquer précisément le lien entre le profil original de la Terminale L et les conditions matérielles, en particulier horaires, de sa réussite.

1) Où l'on retrouve le paradoxe de la Terminale L et où l'on découvre sa solution horaire

« Comme [les collègues de mon lycée], j'ai toujours été sensible à un paradoxe : même s'il a pu arriver que nous ayons eu affaire à des divisions fort décevantes, il s'agit, la plupart du temps, d'une expérience positive et singulière alors même que la plupart des élèves peut rencontrer des difficultés à l'écrit – mais il y a tout de même des exceptions significatives –,

n'a pas choisi cette série en fonction de la discipline et ne s'oriente pas nécessairement vers des études longues. Un certain nombre, après le baccalauréat, s'engage dans le paramédical, la police ou l'armée.

Du coup, seul l'horaire hebdomadaire important me paraît pouvoir expliquer le caractère inattendu de cette réussite. Certes, il n'y a pas que la philosophie en TL, mais tant les lycéens que les professeurs apprécient le temps qui peut être accordé aux réflexions les plus diverses et les plus essentielles. Tout se passe comme si chacun se rendait bien compte que la liberté d'esprit la plus entière était comme accordée, à la fois possible et reconnue, et que cela même était formateur de façon irremplaçable. Ainsi découvre-t-on en cette classe qu'il y a un lien intime entre le caractère substantiel de la philosophie et l'absence d'urgence qu'elle requiert. Il y a une façon d'apprendre d'autant plus efficace qu'elle est libérale, non axée sur la réussite immédiate et l'exigence de résultats. En réalité, il n'est pas interdit de penser que celles-ci contredisent celle-là. Illusion de professeur ? Non, car il convient justement d'écouter les élèves de TL. À la différence de ce que l'on observe dans les autres séries, très rares sont ceux qui regrettent leur orientation et presque tous insistent sur le bonheur qu'ils connaissent avec elle. Bien qu'ils sachent qu'ils sont parfois méprisés, ils ne cachent pas la fierté qu'ils ont d'être des "L" et ils trouvent tout naturel d'avoir au moins huit heures de philosophie par semaine » (professeur de philosophie).

« J'ai eu parfois quelques classes de TL sans élèves très brillants : on y arrive quand même à d'excellents résultats (satisfaisants du point de vue, non seulement de l'examen, mais surtout de la transmission philosophique et de la formation intellectuelle) et ceci grâce à deux choses : le temps que l'on y consacre (neuf heures⁹) et l'effort collectif de la classe qui peu à peu, se singularise, et comprend ce que peut signifier une culture philosophique universelle ouverte » (professeure de philosophie).

2) La classe de TL

Il ne s'agit pas d'affirmer que tout regroupement d'élèves, en toute circonstance, doive obligatoirement prendre la forme d'une « classe ». Mais la fin du témoignage précédent souligne déjà comment un groupe d'élèves peut prendre conscience de l'effort collectif qui les rassemble quand il n'y a ni morcellement du groupe, ni morcellement de l'horaire.

D'autres témoignages évoquent cet esprit collectif de la « classe », qui ne repose pas sur une unité ou une identité imaginaires, mais sur la réalité d'un travail qui entraîne tous les élèves et qui avance selon ses propres exigences.

« J'enseigne la philosophie depuis la rentrée 1992 : ma première TL date de 1995 : je m'en souviens comme si c'était hier ! Neuf heures par semaine¹⁰ à emprunter les voies de la philosophie ensemble... dès la troisième semaine, on se connaît tous (élèves et professeur), on fait des projets ensemble, on organise l'année : exposés, fiches de lecture, présentation d'articles, projet de classe, Musées, cinéma, venue d'intervenants dans la classe, voyages, etc. (ces dernières années on a ajouté la participation à des opérations comme Lycéens à l'Opéra, etc.).

Ce qui est exceptionnel : l'esprit Classe TL, à savoir, l'ouverture à tous les thèmes philosophiques, les problèmes, avec le temps de les traiter sérieusement, la mise en route des questionnements... J'ai connu depuis 23 classes de TL ! et de nombreuses autres classes : STMG, ES, S,... mais c'est seulement dans la Terminale Littéraire que j'ai trouvé cet esprit de curiosité intellectuelle collective, d'ouverture à des possibles, et ceci non pas du fait d'un

⁹ Dans cet établissement, grâce à l'Accompagnement Personnalisé.

¹⁰ Cf. note précédente.

naturel philosophe préalable propre à ces élèves, mais plutôt parce que c'est la seule classe pour laquelle la philosophie devient une affaire sérieuse, pour laquelle on est prêt à faire des efforts (de lecture, d'expression, de réflexion, d'interventions orales, d'échanges, etc.).

J'ai de même eu parfois quelques élèves excellents, individuellement, dans d'autres séries... mais jamais cet esprit collectif de la classe Littéraire. Pourquoi ? Manque de temps (deux ou trois ou, au mieux, quatre heures par semaine selon les classes), programmes chargés, nécessité d'acquérir la méthodologie en un temps limité dans une discipline nouvelle, manque de compréhension des enjeux de la discipline, autres priorités dues aux attentes disciplinaires, etc. » (professeure de philosophie).

Ce témoignage d'un(e) étudiant(e) en Hypokhâgne se conclut de la même manière :

« Il me semble qu'avoir huit heures de philosophie en Terminale est essentiel pour la filière littéraire. En effet, avoir ce nombre important d'heures est le meilleur, et l'unique, moyen pour bien comprendre le cours qui est proposé et ses enjeux. C'est également primordial pour réussir à se forger les méthodes de réflexion adaptées aux dissertations qui sont demandées : car il ne faut pas oublier que c'est une nouvelle matière, et un mode de pensée nouveau prend du temps à se développer. Ce développement de la réflexion s'acquiert par la répétition et par la régularité : huit heures par semaine sont donc essentielles.

De plus, c'est grâce à ces huit heures que le groupe de la classe se forme vraiment en terminale, aussi bien entre élèves qu'avec le professeur, qui nous enseigne notre principale matière. »

3) La classe de référence pour l'enseignement de la philosophie au Lycée

Dans le Lycée, la classe de Terminale L tend à incarner un idéal régulateur valable pour tout l'enseignement de la philosophie ou, mieux, pour la philosophie comme enseignement. Cela s'étend même probablement au-delà, comme on le verra plus bas en parlant de « vocation ».

Cela signifie que, malgré les difficultés réelles auxquelles elle est confrontée du fait de sa configuration « paradoxale », la Terminale L continue d'indiquer et, davantage que d'indiquer, de porter le sens de cet enseignement, parce qu'elle lui permet de se déployer véritablement dans toute sa mesure. Osons dire que cela a un effet sur toutes les autres classes. Il n'est pas difficile d'imaginer ce que peut représenter l'horaire de philosophie de la Terminale L pour un élève d'une série plus favorablement réputée (comme la S), ou au contraire moins valorisée (comme une série technologique). Dans les deux cas, il atteste le sérieux d'une discipline à laquelle ils ont accès, mais un accès plus limité en raison d'un horaire plus faible. Pour l'un, cela indique plutôt, dans le panorama prestigieux de ses études, un manque relatif, qui n'a pas à faire naître de frustration, mais qui reste comme un motif d'humilité et un défi à relever. Pour l'autre, c'est une marque d'honneur que d'en prendre sa part.

Cette fonction de « classe de référence » ou, mieux, « classe régulatrice » est soulignée par les professeurs.

Un professeur de philosophie honoraire énonce simplement l'essentiel :

« Si la Terminale L devait disparaître, l'enseignement de la philosophie perdrait ce qui est, depuis longtemps, la source même de son rayonnement. »

En effet, poursuit-il :

« Huit heures de philosophie, c'est une introduction cohérente à l'ensemble des problèmes philosophiques, l'esprit encyclopédique étant inséparable de l'esprit philosophique dont l'essence, entre autres, est de réfléchir sur tout. En outre, cet horaire permet une étude suivie de trois œuvres philosophiques¹¹, le professeur n'étant que l'héritier d'une longue tradition réflexive, qu'il cherche à transmettre. »

La suite mérite aussi la plus grande attention :

« Mais il y a plus : l'un des caractères fondamentaux de l'enseignement philosophique est qu'il nécessite la présence d'un maître qui se voue à la recherche exclusive de la vérité, aucun professeur ne sachant, par ailleurs, s'il est devenu ce maître qu'il aspire à être. Cette recherche de la vérité est exigeante : elle suppose un cadre privilégié (horaire qui permet un dialogue confiant et suivi avec les élèves ; coefficient de l'épreuve à l'examen), que seule la Terminale L offre. »

On croit entendre déjà certaines protestations : les élèves ont besoin de professeurs, d'« enseignants », ils n'ont pas besoin de « maîtres ». Pour comprendre l'enjeu, il faut écarter d'emblée toute confusion. Un maître a des élèves, il n'a pas de « disciples » (seuls les gourous en ont !). De même, un maître ne prétend pas « maîtriser » l'objet de son savoir : il témoigne seulement de la rigueur qu'il faut mettre à sa recherche. Et s'il transmet quelque chose, ce n'est pas comme dans un déversoir, c'est en le faisant découvrir, ce qui suppose une relation dialogique et donc fondamentalement égalitaire. Un « maître » doit s'entendre ici à la fois au sens où l'on en parle dans une classe de l'enseignement primaire et dans un atelier d'art. Tout le monde reconnaît alors volontiers qu'il est nécessaire que le professeur de philosophie s'efforce d'être un « maître ». Et tout le monde sait bien que c'est en Terminale L qu'il est à la fois le plus directement confronté à cette exigence et le plus à même de la satisfaire, ce qui ne peut pas être sans conséquence sur lui et sur ses autres classes.

C'est ce que viennent confirmer bien d'autres témoignages.

Toute la valeur du premier est d'oser le mot « recherche » qui, dans la circonstance, ne s'applique pas seulement au travail académique du professeur, impliqué évidemment dans la préparation de ses cours, mais en même temps, toutes proportions gardées, mais avec une parfaite exactitude, à l'effort intellectuel dans lequel il engage ses élèves à le suivre sur les questions élaborées en classe :

« Le temps qui nous était imparti a permis un vrai travail philosophique, un enseignement qui s'apparentait à une véritable recherche philosophique » (un professeur de philosophie évoquant les douze classes terminales L dans lesquelles il a enseigné en vingt-et-un ans).

Un autre témoignage évoque la même réalité en parlant du « projet ambitieux » et « global » qui donne son mouvement et son unité au travail de l'année en traversant tous les « champs essentiels de l'expérience humaine » :

« L'horaire de huit heures donne au professeur et aux élèves l'occasion de développer dans l'année terminale du secondaire un projet ambitieux : il permet de reprendre le savoir antérieurement acquis et de se l'approprier, il ouvre la réflexion sur les champs essentiels de l'expérience humaine (connaissance, action, croyance...); l'horaire assez ample permet d'articuler entre elles les analyses diversement développées et de les intégrer dans un projet global, tout en impliquant l'élève dans le questionnement. Cet enseignement offre une formation intellectuelle de haut niveau et il constitue une préparation aux études supérieures » (professeur de philosophie honoraire).

¹¹ Deux œuvres obligatoires seulement depuis plusieurs années.

Nous retiendrons un dernier témoignage, parce qu'il ramène une fois de plus cette fonction de « classe régulatrice » exercée par la L à la question de l'horaire, qui libère des possibilités que l'horaire des autres séries n'ouvre pas :

« C'est en Terminale L, par comparaison avec toutes les autres sections de Lycée, que j'ai le plus apprécié l'enseignement de la philosophie.

En priorité, grâce au temps – huit heures.

– le temps de travailler vraiment des auteurs, en favorisant des lectures intégrales d'œuvres (...)

– le temps d'inventer d'autres exercices que le cours proprement dit. Par exemple des travaux de groupe sur des textes liés à des notions du programme (...)

– le temps, pour l'enseignant, de vraiment corriger les copies, (...) en ayant un rapport plus personnel avec l'élève, grâce aux corrections individualisées (...)

– le temps enfin, d'accéder à un vrai bonheur, celui de l'échange entre l'élève et le professeur, jamais éprouvé à ce degré dans les autres sections (...). »

4) Vocation

Ce rôle pour l'instant irremplaçable de « classe de référence » pour l'enseignement de la philosophie que joue la série L se prouve enfin par le fait qu'elle assure l'essentiel de la reproduction des philosophes. Certes, elle n'est pas le seul chemin qui puisse mener à la philosophie. Mais le volume horaire qu'elle lui dédie, l'ampleur du champ qu'il permet de questionner, le temps qu'il laisse pour un travail approfondi permettent beaucoup plus facilement que dans d'autres séries la naissance de véritables vocations.

Un professeur écrit :

« Ayant fait une série littéraire, j'ai découvert la philosophie avec bonheur et enthousiasme et je dois à mon professeur de m'avoir transmis la "vocation", comme on dit. Pourtant, en prépa, j'hésitais encore avec les lettres classiques et l'histoire, mais c'est finalement la philosophie qui l'a emporté ! Si je n'avais pas suivi un solide enseignement philosophique en terminale L, jamais je n'aurais osé poursuivre ensuite en prépa (option philo) et à l'université ("UFR" de philosophie). C'est donc "pro domo" que je témoigne. »

Une autre relate la même expérience :

« Je suis professeur de philosophie, parce que j'ai eu un professeur de philosophie (...) Aucun enseignant ne m'a autant marqué. La série littéraire s'appelait alors la série A, la philosophie y était considérée comme le couronnement de la culture générale ; faire de la philosophie de façon intensive était le privilège des littéraires, leurs lettres de noblesse. C'était une affaire sérieuse, par laquelle nous nous prenions au sérieux, chose qui n'était pas anodine pour les adolescents que nous étions. Il va sans dire que cette année "de philosophie" fut déterminante pour moi, tant l'expérience de plonger dans un monde jusqu'alors seulement entrevu fut passionnante, mais aussi en raison de la relation quotidienne que nous entretenions avec notre professeur, à la fois respectueuse, admirative et familière. Il voyait en nous des adultes, ouvrait la réflexion, éveillait l'esprit critique. Il était un passeur, celui qui nous faisait entrer en philosophie dès qu'on franchissait la porte de sa salle. D'une certaine façon il était le philosophe, et c'est par lui, très concrètement, que nous "fréquentions la sagesse". Ce fut pour moi une évidence : je voulais transmettre à mon tour ce qu'il m'avait transmis. Cela fait maintenant 25 ans que j'exerce ce métier. »

En conclusion :

« En terminale L, les élèves peuvent véritablement s'approprier la matière, ce qui peut même susciter chez certains des vocations » (professeur de philosophie).

4) Un besoin d'avertir

Un grand nombre d'auteurs de témoignages, ayant connaissance du projet de réforme du Lycée et du baccalauréat, éprouvent le besoin de s'exprimer directement à son propos. Tous estiment que ce projet de réforme, en son état actuel, n'assure pas la relève de ce que représente aujourd'hui la Terminale L. De manière générale, ils avertissent de deux dangers : celui que représente une diminution de l'horaire de philosophie pour de nombreux élèves qui se seraient jadis trouvés en Terminale L, et celui que représente la conception floue d'une spécialité dans laquelle les lettres et la philosophie ne seraient pas reconnues comme des disciplines autonomes, ayant chacune leurs démarches propres.

Ces avertissements sont difficiles à séparer de leur contexte, qui évoquait dans les termes qu'on vient de lire le rôle exemplaire joué par la Terminale L. Nous avons néanmoins préféré les regrouper à part, pour deux raisons. La première est que nous avons voulu distinguer entre la forme institutionnelle de la Terminale L et ce qui, de ce qu'elle rendait possible, ne doit en aucun cas être aliéné : nous ne sommes pas « conservateurs », et notre propos ne tend pas systématiquement à ce qu'on conserve, mais à ce qu'on n'aille pas perdre malencontreusement à l'occasion d'un changement. La deuxième raison est de donner par là-même plus de force à cet avertissement.

1) Les quatre heures de tronc commun ne peuvent suffire pour préparer une orientation vers des études de lettres, de droit, etc.

Lorsque d'anciens élèves de Terminale L évoquent une division par deux de l'horaire de philosophie de la filière « littéraire », cela peut *a priori* surprendre. On pourrait croire d'abord qu'ils méconnaissent le dispositif de la réforme : en additionnant l'horaire de l'enseignement de philosophie commun à tous les élèves et celui de la spécialité *Humanités, littérature, philosophie*, ne retrouve-t-on pas l'horaire de la L, voire davantage ? Pourtant, ces témoins visent juste : ils se rendent compte que les élèves qui se destinent à des études de langue, d'histoire, de droit, etc. seront loin de passer tous par la spécialité *Humanités, lettres, philosophie* ; ils perçoivent aussi la différence qu'il y a entre un enseignement dont l'unité organique est assurée par un bloc horaire unique et un enseignement constitué de deux éléments séparés, répartis entre un tronc commun et une spécialité.

Il est donc légitime qu'ils s'inquiètent avant tout de l'insuffisance des quatre heures d'enseignement commun de la philosophie pour la poursuite d'études en CPGE littéraire ou en UFR de lettres et sciences humaines.

Le premier témoignage que nous citons justifie la nécessité d'un bloc horaire de philosophie important en Terminale pour toutes les études que l'on désigne habituellement comme « littéraires » par « *la dynamique particulière des classes littéraires* ». Il est facile de reconnaître précisément dans cette dynamique les traits qui font du profil de la Terminale L un « idéal régulateur » pour l'enseignement de la philosophie.

« Comment envisager un parcours littéraire avec moins d'heures de cours [de philosophie] qu'il n'y en a actuellement ? Telle serait plutôt la question qui me viendrait à l'esprit. (...) »

Sur un registre plus personnel, il m'est difficile de concevoir une expérience scolaire constituée de deux fois moins d'heures de philosophie. Non par conservatisme, mais parce que la discipline, ses exigences de pensée, ses contenus, exigent un tel volume horaire, et cela d'autant plus que son enseignement ne se fait qu'en un an. Comment insuffler le goût d'une telle matière inconnue, déjà grand objet de peur, si on ne prend plus le temps de l'enseigner ? Ces huit heures de philosophie sont bel et bien ce qui constitue la dynamique bien particulière des classes littéraires, et ce sont huit heures par semaine pendant lesquelles je pouvais me poser nombre de questions, questions que l'enfant comme l'adulte pose, et auxquelles le parent comme un pouvoir qui veut s'assurer de son emprise répond "tu en poses des questions !" Oui, nous posons des questions et c'est ce que nous aimons, à raison de huit heures par semaine qui nous suffisent à peine ; nous débattons ensuite joyeusement à propos de philosophes et y réfléchissons encore sur le chemin lorsque nous rentrons. La philosophie fait naître une ouverture mentale, fait apparaître un nouvel horizon essentiel à la formation intellectuelle, mais cette création demande bien un travail, travail (...) considérable au regard de la dynamique de la matière même (...) » (étudiante en khâgne).

Le même avertissement se retrouve dans d'autres témoignages :

« Je suis actuellement en Hypokhâgne et, en tant qu'ancienne élève de L ayant connu les huit heures de philosophie, je ne pense pas que les réduire à quatre heures soit une idée judicieuse. En effet, la philosophie a besoin de temps pour être pleinement appréciée, le professeur a besoin de temps pour éclairer les notions essentielles du programme et arriver à une certaine efficacité, notamment en filière littéraire où l'approfondissement des connaissances et la maîtrise de l'argumentation sont de mise ».

On relèvera particulièrement, dans le témoignage qui suit, le lien très fort qui est fait entre la Terminale L, héritière lointaine de l'ancienne « classe de philosophie », et le mode de présence de la philosophie qui singularise entre tous les autres l'enseignement secondaire français. On peut dire qu'on touche ici à un point critique : car c'est une singularité que beaucoup de courants intellectuels ou politiques ont toujours cherché plus ou moins à réduire, alors que d'autres, notamment des universitaires, dans d'autres pays nous l'enviaient.

« Effectuant ma licence en Allemagne, je suis par ailleurs sidérée de constater à quel point les étudiants d'ici semblent dans l'ensemble hermétiques à cette matière, alors même qu'ils vivent dans l'un des pays ayant le plus révolutionné la pensée philosophique. La France a la particularité de proposer un enseignement obligatoire de philosophie au lycée, chose très peu commune ailleurs dans le monde, et ceci est une vraie chance. Toutefois, en prévoyant de diminuer le volume horaire de cette discipline ainsi que son poids dans ce que nous pouvons pour l'instant appeler filière littéraire, elle ne fait que minimiser son importance et va à l'encontre de l'objectif qu'elle pense poursuivre, à savoir une meilleure préparation des élèves au monde des études supérieures, alors qu'il leur sera justement demandé de commencer à penser réellement par eux-mêmes après le baccalauréat. La conclusion que je tire de tout ceci est que nous ne savons pas apprécier les choses que nous avons à leur juste valeur. La philosophie fait la singularité et la force du système éducatif français. Il s'agit d'une véritable richesse qui contribue à faire de chaque futur étudiant une personne unique et critique qui ne se contente pas d'entrer dans un moule. Cette richesse, il faut continuer de la cultiver en donnant même, pourquoi pas, une place encore plus importante à cette discipline en Terminale » (étudiante en droit franco-allemand).

1 bis) Ces quatre heures de tronc commun suffisent encore moins pour assurer la présence vivante de la philosophie à l'Université.

Bien entendu, une forte présence horaire de la philosophie en Terminale est reconnue comme particulièrement nécessaire aux études ultérieures de philosophie. Elle ne fait pas que leur bâtir un socle. De manière plus décisive encore, elle permet aux futurs étudiants d'éprouver le désir et de prendre le risque de s'orienter vers elles. Un premier témoignage s'inquiète d'une diminution de l'horaire de philosophie en Terminale pour la valeur des études de philosophie. Un autre s'inquiète pour leur existence.

« Avant de passer à la construction d'une réflexion philosophique, comme nous le faisons en khâgne ou en fac de philosophie, il faut commencer par acquérir des bases. Et les huit heures de philosophie en terminale L n'étaient pas de trop. En philosophie, survoler une pensée peut revenir à la contredire ou la déformer totalement : réduire les heures de philosophie en Terminale conduira nécessairement à des impasses et des simplifications qui seront nuisibles aux élèves, et en particulier à ceux qui se destinent à l'étude de la philosophie dans leurs études supérieures » (étudiante en khâgne).

« La réforme propose de supprimer les huit heures de philosophie qui nous sont données en terminale L. Ayant passé mon baccalauréat il y a deux ans, en 2016, je ne peux dire qu'une seule chose, avec le recul : supprimer ces heures (indispensables) de philosophie pénaliserait nécessairement les étudiants qui voudraient se lancer dans la philosophie dans le supérieur. Comment entamer une licence (ou une CPGE) sans base en philosophie ? Nous commençons la philosophie extrêmement tard, et la supprimer serait, dans certaines mesures, menacer cette matière. En effet, quel étudiant voudrait se lancer dans des études qui lui sont totalement inconnues ? Cela pourrait donc entraîner une extinction progressive de la philosophie... » (étudiante en khâgne, option philosophie).

On ne peut que partager cette inquiétude. On doit être attentif au fait qu'actuellement deux étudiants sur trois qui choisissent de faire des études universitaires de philosophie sont issus de la Terminale L. Et que les CPGE littéraires, par lesquelles passent la plupart des étudiants qui iront jusqu'à faire de la philosophie métier, rassemblent une majorité d'élèves issus de cette Terminale.

2) La spécialité Humanités, littérature, philosophie risque d'être un trompe-l'œil.

Nous venons de voir que de nombreux auteurs de témoignage estiment, à juste titre, que les élèves qui se destinent à ces études ont un besoin particulier d'un horaire de philosophie élevé. La spécialité *Humanités, littérature, philosophie* semble toute désignée pour le leur offrir.

Il y a pourtant une part de leurre et un double danger liés à la création de cette spécialité.

1°) Le premier danger réside dans son exclusivité. Si la philosophie n'a de lien électif qu'avec la littérature, pourquoi les mathématiciens, les scientifiques, les juristes, les historiens choisiraient-ils d'en faire une étude renforcée ? Certes, les séries actuelles (L, ES, S), déjà, ne laissent pas ce choix aux mathématiciens, ni aux scientifiques. Mais elles encouragent plutôt les juristes ou les historiens à le faire. En son état actuel, le dispositif prévu par la réforme les inciterait plutôt à faire d'autres choix, qui seraient facilement exclusifs de celui-ci, puisque deux spécialités seulement peuvent être conservées en Terminale. C'est pourquoi les

témoignages qui précèdent ne se trompaient pas en évoquant le risque d'une division par deux de l'horaire de philosophie pour au moins une partie des élèves qui, avant la réforme, se seraient dirigés vers la L.

Avant de quitter cette question, nous voudrions ajouter un autre témoignage à ceux qui ont été déjà donnés. C'est celui d'un professeur de philosophie qui, enseignant à la fois dans le secondaire et à l'université, est bien placé pour donner des exemples très concrets des effets possibles de la réforme.

« Ayant également une charge de cours à l'université (département de philosophie), je côtoie également les étudiants et peut mesurer notre rôle non négligeable et spécifique. [En ce qui concerne] l'orientation des littéraires, (...) dans mon lycée, [c'est] surtout pour les langues que la filière [est] choisie. Mais, dans le département de philosophie de l'université Bordeaux Montaigne, il y a une licence "philo-anglais" qui a ouvert et c'est précisément là que j'ai rencontré le plus d'étudiants venant des séries littéraires et souvent très fiers de venir de "L" (le revendiquant !). Il est clair qu'une réforme qui limiterait la proposition d'une spécialité "Humanités, Littérature et Philosophie"¹² » anéantirait ce type de section créée sur mesure pour nos littéraires (y compris dans les parcours européens). Toujours dans le cadre de mon enseignement à l'université, j'ai eu le plaisir de retrouver des élèves inscrits en histoire ou bien en lettres modernes, mais qui avaient choisi un cours transversal de philosophie (...). La disparition d'une vraie formation dans l'esprit des anciennes "TL" entraînerait finalement le tarissement du recrutement dans le département de philosophie de l'université, mais aussi de ces parcours "transversaux" qui permettaient à ces élèves, souvent marginalisés par un système peu favorable aux humanités, d'exprimer leurs talents. »

Le même professeur ne se borne pas à regretter le rétrécissement des enseignements de philosophie dans le supérieur que l'association exclusive de la philosophie à la littérature devrait provoquer. Il suggère aussi que d'autres appariements devraient être envisagés :

« Kant reprenait déjà au poète Horace la devise des Lumières : "Sapere aude" ! Et ce savoir "nourri" des lettres a une "saveur", un "goût", que seules les humanités peuvent et "savent" faire naître chez les jeunes esprits qu'on nous confie. Mais ce savoir n'exclut pas la science et il serait bénéfique que l'on étende, même dans les disciplines purement "scientifiques" ou du moins reconnues comme telles, une spécialité qui intègre une démarche philosophique, avec les exigences disciplinaires qui lui sont propres. »

2°) L'autre menace contenue dans la spécialité *Humanités, littérature, philosophie* consiste dans l'illusion d'interdisciplinarité qui, pour l'heure, reste attachée à sa conception même. Le lien entre la philosophie et la littérature lui-même a besoin que l'indépendance de leurs démarches soit respectée. Or l'autonomie de chaque démarche a évidemment ses conditions institutionnelles : horaires distincts, professeurs différents, parties d'épreuve séparées. C'est ce qu'il n'a pas encore été possible d'obtenir. Dès lors, la spécialité risque d'être, selon le mot d'un professeur désormais largement repris, un « méli-mélo » ne permettant pas de construire les problématiques solides qui sont la garantie d'une consistance intellectuelle forte.

De nombreux témoignages expriment cette inquiétude, en l'associant ou non à celle qui résulte de la perte d'un bloc unique de huit heures proposé à de nombreux élèves.

¹² Ce que vise ce passage du témoignage, c'est la limitation par décision administrative de l'ouverture de la spécialité *Humanités, littérature, philosophie*. L'ouverture des spécialités sera en effet envisagée au niveau des « bassins de formation », ce qui signifie qu'elles ne seront pas toutes ouvertes partout. Mais on doit ajouter que, dans le cas de la spécialité évoquée ici, cette limitation administrative ne sera que le reflet d'une limitation spontanée liée à la définition des spécialités et au passage de trois spécialités en Première à deux en Terminale.

« J'ai énormément apprécié mes années de lycée en filière littéraire, et c'est en grande partie grâce aux cours de philosophie. Il me semble plus que nécessaire d'étudier cette discipline à raison de huit heures par semaine, et en tant que matière à part entière (plutôt qu'intégrée dans une matière hybride appelée "humanités"). La philosophie est une matière très exigeante, qui inclut des exercices nouveaux pour les lycéens (dissertation, commentaire de texte philosophique, voire oral dans le cas d'un rattrapage). (...) Apprivoiser une telle discipline n'est pas possible en réduisant le nombre d'heures, d'autant plus si on la fusionne avec d'autres matières. Elle exige de former son esprit à un certain type de raisonnement (la dissertation philosophique n'a rien à voir avec la dissertation de français, et les deux forment l'esprit d'une manière différente) » (étudiante en master de Lettres Modernes, ENS Lyon).

« Le dispositif horaire en vigueur (de huit heures hebdomadaires) constitue à mes yeux une condition sine qua non de l'initiation à cette discipline tout à fait indépendante des autres humanités enseignées en filière littéraire. En effet, la philosophie représente l'atout majeur de cette filière au sens où, n'apparaissant déjà que très tardivement au sein de l'enseignement secondaire, elle se révèle être indispensable à toute tentative de construction d'esprit critique, que les autres disciplines enseignées en première et terminale littéraires requièrent par ailleurs. (...) »

D'où l'importance fondamentale, à mon sens, de préserver un volume horaire conséquent et déterminé pour l'enseignement philosophique, et plus encore son statut de discipline à part entière au sein des lycées et ce à l'échelle nationale. Tant sur les méthodes employées que sur le fond étudié, la philosophie ne se confond pas avec la littérature (la réciproque est évidente), et il serait absurde de vouloir réduire l'une à l'autre et de faire corriger les travaux des élèves indistinctement dans une nouvelle discipline bâtarde (ce qu'ont déjà opéré les CPGE scientifiques par ailleurs, notamment la filière MPSI – ce qui fait que les professeurs et les étudiants ne savent plus s'ils doivent adopter une posture philosophique ou littéraire à défaut de produire une synthèse bien peu porteuse de deux enseignements ayant pourtant leurs spécificités propres). (...) »

Si (la philosophie) a un rôle si important en tant qu'enseignement dans le secondaire, au-delà de la filière littéraire, c'est qu'elle a aussi pour fin d'éveiller la conscience critique des jeunes adultes, alors jeunes citoyens qui sortiront bientôt du lycée, réformé ou pas. Un tel enjeu éthico-politique ne peut faire l'objet d'une réduction simpliste selon les termes de la spécialité pour l'heure proposée » (étudiante en Master d'Histoire de la philosophie).

« Le problème de cette réforme est immense : (...) c'est un effacement progressif [de l'enseignement de la philosophie] du simple fait qu'enlever des heures de philosophie, ou même mélanger la philosophie avec d'autres matières (dans les humanités) ne peut permettre la naissance de la rigueur nécessaire à cette matière. La philosophie est une discipline exigeante qui diffère des autres dans son geste principal. Bien qu'elle soit considérée de plus en plus comme une science humaine, la philosophie, dans son acte interrogatif et englobant, est radicalement différente des autres sciences humaines, et il faut préserver cette différence pour rester fidèle à ce qu'elle est : la philosophie n'a rien à voir avec une simple culture générale – savoir la doctrine de tel auteur, pouvoir la situer dans un champ littéraire, etc. ; elle est un acte interrogatif de ces doctrines, et son enseignement doit rester le plus rigoureux possible. Ensuite, si la matière change profondément au lycée, elle va aussi radicalement changer à l'université et dans les classes préparatoires : les élèves seront mal formés et prendront cette matière comme une méditation de l'existence sympathique – ce qu'elle est par ailleurs – sans en comprendre le geste fondamental » (étudiante en khâgne, option philosophie).

Association des professeurs de philosophie de l'enseignement public

La même objection se retrouve dans le témoignage de deux professeurs de philosophie honoraires :

« La réforme prévoit certes un enseignement complémentaire de “spécialité” en classes de première et de terminale, mais cet enseignement n’est pas disciplinaire et n’offre qu’un contenu flou et indéterminé. Il ne serait en outre pas dispensé dans tous les lycées, uniquement dans l’un d’entre eux dans un bassin géographique donné. Ces dispositions induisent un émiettement et un délitement de l’enseignement philosophique. »

« Mais un tel projet [celui de la spécialité Humanités, littérature, philosophie] suppose qu’on ne confonde pas l’enseignement littéraire et l’enseignement philosophique avec ce qu’on appelle la culture générale : sous cette appellation on cache en réalité un pseudo-enseignement qui vise seulement à donner une teinture permettant de passer dans les salons ou les cabinets ministériels pour “cultivé” quand on n’a jamais fait l’effort de se cultiver réellement. (...) Ce sera ce que les polytechniciens appellent un cours de laïus... »

Se trouvent ainsi contestés d’une part l’exclusivité du lien entre littérature et philosophie, perçue au moins à travers ses effets qu’on peut résumer à une réduction de l’horaire de philosophie pour beaucoup d’élèves ; de l’autre, le maintien intentionnel – du moins jusqu’à présent – d’un flou qui menace d’une dissolution mutuelle et synchrone les deux composantes légitimes de la spécialité.

* * *

Nous pouvons tirer de ces témoignages quelques exigences que toute réforme de l’enseignement de la philosophie au Lycée devrait respecter.

1) Un lien organique doit être garanti entre les différentes composantes de l’enseignement de la philosophie, s’il devait y en avoir plusieurs, afin de conserver à l’enseignement de la philosophie à la fois l’envergure et l’unité de son projet, qui font de la Terminale L l’idéal régulateur de cet enseignement.

2) Il doit rester pour des élèves qui ne s’orientent pas vers des études littéraires au sens étroit, mais vers l’histoire, les sciences humaines, le droit, etc. la possibilité réelle d’un horaire de philosophie important, supérieur aux quatre heures de l’enseignement commun.

Mais cela n’empêche pas qu’il faille envisager, de manière générale, et en mettant en perspective l’avenir, que la philosophie puisse être associée aussi à d’autres savoirs et à d’autres pratiques (les mathématiques, les sciences, les arts, etc.).

3) Toute association de la philosophie avec d’autres disciplines doit se faire sur le fondement de l’indépendance réciproque de leurs démarches, garantie de leur autonomie.

* * *

Nous remercions vivement les auteurs de témoignages, de leur confiance et de leur engagement spontané. En les lisant, nous avons compris qu’il n’y avait pas de meilleur argument pour montrer tout ce que représente la Terminale L et qui ne doit en aucun cas être

Association des professeurs de philosophie de l'enseignement public

sacrifié, qui doit au contraire, quel que soit le contexte, être repris et valorisé, que la sincérité, la vivacité et la précision de leurs témoignages.